

Pourquoi diantre l'appelait-on Plon-Plon ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 12

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à soufflet ou en peau de loutre et les sabots.

» Ces ouvriers, en entrant dans les cafés où ils voyaient les horlogers du Locle et de la Chaux-de-Fonds, vêtus proprement et avec goût, où les glaces, quoique de dimensions encore modestes, faisaient ressortir le contraste de leur accoutrement, ces ouvriers, disons-nous, consacreront bientôt une partie de leur gain à s'acheter des vêtements de drap, des chapeaux à la mode et des chaussures en cuir.

» A leur tour, ils introduisirent dans leur village des goûts d'un ordre plus relevé qu'ils avaient contractés en visitant fréquemment les deux grandes localités des montagnes. Des changements se produisirent ainsi partout, non seulement dans les vêtements, mais aussi dans l'ameublement des habitations.

» Les nouvelles maisons furent construites d'après un plan nouveau qui se distinguait par le nombre et les dimensions plus grandes des fenêtres. Les chambres devinrent plus spacieuses et furent ornées de gravures, de miroirs et de glaces.

» Nous devons faire ici une observation que nous omettrions volontiers, si elle n'indiquait pas un symptôme caractéristique du progrès; nous voulons parler du « crachoir » que l'on commença à voir à cette époque dans les chambres des gens de la classe moins aisée, et que les cafés modernes venaient d'introduire dans leurs salles. »

Pourquoi diantre l'appellait-on Plou-Plou ?

Telle est la question que se posent nombre de gens, à l'occasion de la mort du prince Napoléon, qui occupe aujourd'hui tous les journaux.

Un petit retour dans l'histoire et quelques notes glanées dans un ancien numéro de notre feuille vont nous le dire.

Lorsque, en 1793, la Corse fut livrée aux Anglais, la mère de Napoléon (Marie-Lætitia) dut s'enfuir et vint débarquer à Marseille avec son fils Lucien et ses trois filles. Réduite aux maigres subsides que la République accordait aux patriotes réfugiés, elle y vécut dans le plus grand dénûment, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, put améliorer le sort de sa famille. Dès lors, elle suivit la fortune extraordinaire de ce dernier, reçut, en 1804, le titre de *Madame Mère*, eut un palais et une cour.

Mais cette femme, dont presque tous les fils possédaient un trône, conserva, au milieu de ces grandeurs, l'austère simplicité de sa vie passée. Il paraît même que, malgré le désir de l'empereur, elle poussait sa répugnance pour le faste et l'éclat jusqu'à la parcimonie,

et qu'elle s'attachait moins à jouir du présent qu'à se prémunir contre les éventualités de l'avenir.

Par une prévoyance de mère de famille, dont la vie avait été rudement éprouvée, elle disait parfois avec une gaieté pleine de mélancolie : *Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois ?*

Après Waterloo et l'abdication de Napoléon, Madame Mère se retira à Rome, où elle vécut dans une retraite profonde, protégée par le respect de toute l'Europe. Dans son palais, tout était silencieux et sévère. A cette époque, presque toute la famille impériale était réunie autour d'elle. Le roi Jérôme y vint avec sa femme et ses trois enfants, en 1823, et c'est dans ce milieu que le prince Napoléon, dont on s'occupe tant aujourd'hui, passa une partie de ses jeunes années. C'était un gros garçon d'une santé luxuriante, et qui mangeait comme quatre. Sa grand-mère, encore riieuse, l'appela tour à tour *Gros Bouffi* ou *Plou-Plou*, sobriquet qui lui est resté, hélas !

En 1835, le prince fut envoyé à Carouge, près Genève, dans la pension de M. Venet, pour y continuer ses études.

Une année après, son oncle, le roi de Wurtemberg, l'appela et le fit entrer à l'école militaire de Louisbourg. Il y resta quatre ans, et l'on s'aperçut qu'il n'était guère devenu belliqueux. A cette époque, on craignait une conflagration générale; M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, montrait les dents à la Sainte-Alliance et voulait absolument conquérir l'Europe.

Le prince fut heureux de refuser alors toute espèce de grade, et de pouvoir dire : « Impossible de me battre contre la France ! »

Il aurait pu ajouter : « ni contre personne. »

Plus tard, lors de la guerre d'Orient, il ne se soucia pas de guerroyer et abandonna bientôt Sébastopol et ses tranchées, incommodé, dit-on, par d'autres tranchées.

De méchantes langues affirmaient alors que le fils de Jérôme, parti pour l'Orient avec une figure complètement rasée, en était revenu avec une barbe de *sa peur*.

D'autres modifiant le sobriquet donné par Madame Lætitia, nommèrent le prince *Craint-plomb*.

A propos de la campagne d'Italie, on a dit aussi qu'il avait pris le commandement d'un corps très pacifique, qui traversa la Toscane, à une distance respectable du théâtre de la guerre, et que sur son passage, il était suivi des bénédictions des familles, que son nom seul avait complètement rassurées sur le sort de leurs enfants faisant partie de son armée.

Malgré toutes ces plaisanteries et ces critiques, toujours quelque peu exagérées, on ne pourra jamais contester au prince Napoléon une intelligence élevée, un esprit très cultivé, des connaissances générales très étendues dans les arts, les sciences, la littérature, etc. Comme écrivain, il laisse des ouvrages vraiment remarquables.

Et il va sans dire qu'à côté de nombreux défauts, on trouverait aussi, soit dans sa vie publique, soit dans sa vie privée, de nombreuses qualités.

Choses et autres.

Après le vendredi 13 février, nous avons eu le vendredi 13 mars. On sait que c'est à la religion que nous devons les superstitions qui s'attachent encore au vendredi et au nombre 13. C'est un vendredi que Jésus-Christ fut crucifié, et le 13 est fatal parce qu'au dernier repas du Christ, des 13 apôtres présents, un devait le trahir.

Aujourd'hui, du 13 et du vendredi, chacun en prend à sa guise. Mais autrefois, il en allait différemment. Dans le Nord, on n'entreprenait rien les vendredis et les treize. Les cultivateurs n'allaient même pas aux champs. Une loi défendait de soumettre, les vendredis, les criminels aux épreuves du feu et de l'eau. Au quatorzième siècle, il était défendu à un capitaine de livrer bataille un vendredi.

L'histoire a enregistré à ce propos de bizarres coïncidences. Ainsi Louis XIII était le treizième roi de France de ce nom. Son nom, Luys de Bourbon et celui de sa femme Anne d'Autriche, avaient treize lettres. Lorsqu'ils se marièrent les époux avaient chacun treize ans.

Louis XIII n'était pas superstitieux; ces singularités lui faisaient au contraire préférer le treize et le vendredi. Il choisissait ces dates pour tout entreprendre et signer ses décrets. Il mourut un jeudi. A ses derniers moments, son unique préoccupation fut de prier son médecin de faire son possible pour prolonger son existence jusqu'au lendemain, afin qu'il pût mourir un vendredi.

Les bas rouges. — Un journal français rapporte qu'un certain nombre d'enfants, ayant été atteints de démangeaisons très vives après avoir porté des bas teints en rouge, une de ces paires de bas a été attentivement examinée. Il a été reconnu que la teinture avait été obtenue au moyen d'une matière colorante analogue au conga, associé à une autre matière dérivée de l'aniline. Comme mordant, on avait dû employer le tannin et l'émétique. On constatait des proportions notables d'oxyde antimonique.

Sous l'influence de la transpiration